

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[PARCOURS 2 - Consulter les éditions du Trésor des joyeuses inventions](#)[Collection](#)[ŒUVRE : Trésor des joyeuses inventions](#)[Collection](#)[Édition : 1554 - Trésor des joyeuses inventions - Groulleau](#)[Item](#)[\[1554_TJI_Grou\]](#) 127 Or suis-je doncq' demeuré le vainqueur

[1554_TJI_Grou] 127 Or suis-je doncq' demeuré le vainqueur

Présentation générale du poème

Titre de la pièce Rencontre de deux Amants, par S. R.
Incipit non modernisé Or suis-je doncq' demeuré le vainqueur

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

11 Fichier(s)

Relations entre les documents

Collection Édition : 1568c. - Trésor des joyeuses inventions - veuve Bonfons

Ce document est une variation de :
[\[1568c_TJI_Bon\]](#) 166 Or suis je donc demeuré le vainqueur

Collection Édition : 1556c. - Trésor des joyeuses inventions - Denise

Ce document est une variation de :
[\[1556c_TJI_Denise\]](#) 123 Or suis-je donc demeuré le vainqueur

Collection Édition : 1550 - Traductions de latin en français - Groulleau

Ce document est une variation de :
[\[1550_Tradlatfr_Grou\]](#) 129 Or suis-je doncq' demeuré le vainqueur

Collection Édition : 1554 - Parangon des joyeuses inventions - Gort

[\[1554_Par_Gort\]](#) 126 Or suis je doncq' demeuré le vainqueur est une variation de ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation de l'exemplaire

Formatin-16

Imprimeur-libraire Groulleau, Étienne

Date 1554

Lien vers la notice du catalogue de la bibliothèque où est conservé l'exemplaire <http://id.lib.harvard.edu/alma/990072143900203941/catalog>

Type de numérisation Numérisation totale

Transcription du poème

Texte

{G1r} Or suis-je doncq' demeuré le vaincueur,
Après avoir contre le chaste cueur
De ma déesse essayé maints alarmes
Douteusement, mes souciz, pleurs & larmes,
Que contre moy Venus trop courroussée
(Pour mon amour aux Muses adressée)
Avoit brassé, y ont fait tel effort,
Que j'ay vaincu mon aventureux sort :
Car tout ainsi que l'eau. peu vertueuse,
Par trait de temps, la roche dure, creuse,
J'ay par mes pleurs amolly la durté
Du jeune cueur ayant virginité.
Et toutesfois ne vous estonnez pas
S'en me voyant si pres de mon trespas
Pour me sauver en fin elle a soufferte
D'un peu d'honneur je ne sçay quelle perte
{G1v} Sans point de doute on n'avoit esperance
Que de ma mort n'eut esté l'assurance
De trouver fin à mon mal miserable :
Mais quelle fin ? sa grace pitoyable,
Lors me faisoient les maux que j'endurois
Trouver meilleur le bien que j'esperois,
Comme la faim creuë par la demeure,
Fait ressembler la viande meilleure :
J'ay cependant un enfant qui m'apelle,
Je dy l'enfant c'est Mercure fidelle,
Lequel me dit : Amy trop langoureux
Vien accomplir ton desir amoureux,
Mamyø estoit au secret cabinet
D'un tresplaisant & riche jardinet,
Trop mieux remply de graces & douceurs
Que le verger des Hesperides sœurs :
Là leurs chefs vers courboient de tous costez
Les Saux branchuz par bon ordre plantez,
Qui estendoient leurs ombres verdoyantes
Commø en un camp les pavillons & tentes,
Le vif ruisseau d'une fontaine claire,
Et le long fil d'une grosse riviere,

Qui plus qu'argent en coulant reluisoient,
Des deux costez la closture en faisoient
Non loing de là au joly verd bocage
Dix mil oyseaux de chanter faisoient rage,
Si qu'ilz sembloient acorder leurs chansons
{G2r}Aux cleres eaux & leurs argentins sons.
Le joyeux chant des accordans oyseaux,
Et le doux bruit des murmurans ruyseaux
M'amyø avoient de se coucher contrainte
Sur l'herbe fraîche & diversement painte :
Quand je l'a vy en ce point estendue
Et a sommeil par sa douceur rendue
Contenté fu (car je ne povais mieux)
Tant seulement de repaistre mes yeux.
Or pris (je doncq' en sa beauté pasture,
Et au plaisant ouvrage de Nature,
Qui la dedans produisoit tant de fleurs
Paissant mes yeux d'infinies couleurs,
Puis tant d'oyseaux de chanter s'efforçoient,
Que de leurs sons les champs remplissoient,
Car il sembloit que chacun voulust faire
Chose qui peust au nouveau juge plaire,
Brief, tout ainsi qu'en l'Arabie heureuse,
Tout estoit plein d'odeur delicieuse,
Tant y avoit de belles violettes
En tous endroitz, & de choses doucettes.
En tout celà grand plaisir y avoit,
Mais un plaisir, qui chacun jour se void.□

O combien plus de joye me donna
Quand le sommeil m'amyø habandonna :
Je voudrois bien à chacun departir
La volupté que j'y ay peu sentir :
{G2v}Mais mon esprit ravy lors de plaisance,
A peine en peult avoir la souvenance,
Et ce recit à ma langue est à faire,
Laquelle encor' ne sçauroit satisfaire
A exprimer l'heur qu'elle savoura,
Et comment doncq' le bien d'eutruy [[autruy]] dira
Nymphes icy veuillez doncq' acourir,
Pour ma memoire au besoin secourir :
Car quand ce bien ainsi se departoit
Parmy les eaux mainte herbe vous portoit.
Ce qui avint, certes (Dames) vous vistes,
Peut estre aussi que non tout : mais si fistes.
Vous vistes tout, aumoins tout ce que honte
Nous a permis & en sçavez le conte.
Quand le sommeil eut delaissé m'amyø,
D'une voix foyble & quasi endormie,
Incontinent elle s'escrïe ainsi :
Helas amy, que n'estes vous icy ?
Car pres de soy alors ne me cuydoit,

Et se plaignant ses deux braz estendoit,
Que je receu, & sa forcø esgarée
Luy fut par moy rendue & restaurée :
Adoncq' ses yeux qu'à ouvrir commença
Si vivement vers moy elle adressa,
Que la vigueur & constance des miens
Ne peult souffrir la grand' lueur des siens
Si que mes yeux de sa veuë empeschez
{G3r}Dedans les siens demeurèrent fichez
Ou sont ceux là, qui estonnez ne fussent
De tant de bien, si veu comme moy l'eussent ?
Ouvrant adoncq' sa tant aymée bouche :
Est ce bien vous, dist elle, que je touche ?
Est ce bien vous, mon seul bien & desir
Qu'en ce doux jour j'embrace à mon plaisir ?
Et de ce pas chanta de sa façon
Unø elegante & bien belle chanson,
Qu'aucunesfois à part elle chantoit,
Quand par amours tristement lamentoit.
Cruelle peur de faux bruitz mal semez
Pourquoy noz biens, en plaisir consommez,
Empesches-tu ? Amour de tout vaincueur
Vaincra il point ta mortelle rigueur ?
Si sera fi : c'est un trop puissant Dieu.
Or donne doncq' à sa puissance lieu
Crainte abusant du fol peuple les yeux :
Car il ne fault mener la guerre aux dieux.□

Voilà le sens que sa chanson portoit,
Que de tel son & grace elle chantoit
Que fait au bord de sa riviere un Cigne,
Lequel sa mort, en chantant, predestine,
Au plaisant son de l'angelique voix
Firent silence & fontaines & boys
De là autour, & le semblable firent
Incontinent les Nymphes qui l'ouyrent.
{G3v}L'oyant chanter, mes oreilles levay,
Mais aussi tost estonné me trouvay.
Qui tournera toutesfois à merveilles,
Que tant de biens estonnoient mes oreilles.
Ce temps pendant que la belle attendois,
Et de sa bouche à peu pres dependois,
De découvrir son blanc sein fut contrainte
Par la chaleur dont elle fut atainte
Pas n'eut si tost découvert sa poitrine
Que l'on eust dit un odeur tresdivine
D'encens, de myrrhø & de celeste basme
Yssu du sein que desnua ma Dame.
S'en moy y eut lors de sens quelque reste
Il fut perdu par cest odeur celeste.
Et en est il encor' un qui s'estonne
Qu'un si grand heur ayt ravy ma personne ?

Lors je la prens & l'embrace à mon ayse
 Et de son gré doucement je la baise.
 Mais noz baisers receuz & presentez
 Estoient confitz en mille voluptez.
 O quel plaisir de recueillir & prendre
 L'heureuse fleur de cestø aleine tendre.
 Qu'en respirant la bouche gracieuse
 Fait de partir d'une dame amoureuse :
 Tout aussi tost de moy furent absens,
 Par ce plaisir le surplus de mes sens :
 Et ne doit-on en rien trouver estrange,
 {G4r}Que tant de biens ayent de moy fait change.
 Or ce pendant que noz bouches vermeilles
 Conjointes sont de voluptez pareilles
 S'entrebaisans & confondans ensemble
 Les deux espritz que le corps desassemble
 Je sens, hélas, hélas soudainement
 Mes membres pris je ne sçay quellement
 D'une fureur secrette & incogneuë,
 Et qui jamais ne m'estoit avenuë.
 Telle fureur, ainsi comme je croy
 Sentoit aussi m'amyé comme moy
 Laquellø en soy tant de douce force eut
 Que doucement la surprit & deceut.
 Mais quellø embuche & secrette surprise
 Vous dressa l'on ? pourquoy fustes vous prise
 Pensez vous bien, que j'eusse peu avoir
 Assez d'esprit lors pour vous decevoir ?
 Si par dessus les baisers non contez
 J'ay pris de vous le point dont vous doutez
 Ce n'est pas moy : car trop estois surpris,
 Ce n'est pas moy, c'est l'amour qui l'a pris.
 Pardonnez doncq' au Dieu qui les ravit
 Ou à celui que sa fureur suyvit.
 Car vous sçavez que vous plus qu'autre chose
 De ma fureur alors fustes la cause.□
 Je baisois doncq' m'amyé doucement,
 Et el le moy, avant finalement,
 {G4v}Que noz deux corps alliez de tous pointz
 Furent ensemble, à leur grand plaisir jointz
 Si qu'en estans mes membres desireux
 Uniz aux siens, se sentoient bien heureux
 Les siens aussi de rencontres pareilles
 S'esjouïssoient & plaisoient à merveilles
 Que pensez vous que devint lors mon ame ?
 Elle cherchoit [[cherchoit]], pour entrer en ma dame,
 Quelque sentier, & tant estoit surprise,
 Que long temps fut sus mes levres assise.
 De sens aucun retenuë n'estoit
 Et sa prison liberté luy prestoit :
 Parquoy soudain à son plaisir alla,

Et vers ma dame & son ame vollà.□
 Vrays amoureux, je dy vous, en effait,
 Qui savourez de l'amour l'heur parfait,
 Vous sçavez bien, & seulz povez sçavoir
 Combien de joye elles peuvent avoir
 Car s'ainsi est que deux corps assemblez
 Reçoivent tant de plaisirs redoublez,
 Combien prendront de joye & volupté
 Les deux espritz conjointz en liberté ?
 Je croy pour vray que les dieux & déesses
 Sentent au Ciel de pareilles liesses,
 Et leur Nectar & Ambrosiè aussi
 N'est autre cas que ce plaisir icy :
 D'aucun soucy jamais ne se trister,
 {G5r}Mais toute joye en soy mesme porter
 Tout ce qui est estimer ce seul bien
 Et le surplus sans celà n'estre rien :
 S'esbahit on si par mortelle guerre
 A feu & sang, on void parmy la terre
 Se travailler maints corps & bon espritz
 Pour parvenit [[parvenir]] à si grand & hault pris
 Amour adoncq', veu ce ravissement
 Usa de grace en nous egalement,
 Et ne voulut que nostre grand' plaisance
 Finist au jour propre de sa naissance :
 Car, par amour, mon ame de la sienne
 Estoit raviè, & elle de la mienne,
 Sans point douter d'elles chacune alors
 Eust delaissé son inutile corps
 Tost eut Amour esveillez & remis
 Noz sens quasi yvres & endormiz :
 Car chacune amè en ce poinct rencontrée,
 Il commanda en son corps faire entrée.
 En son corps doncq' alors entra chacune
 Qui luy sembla prison fort importune
 Tant luy estoit plaisante la maniere
 De l'assemblée en la fureur premiere
 L'œil desiroit cestè amyable face,
 L'oreille aussi ce chant de bonne grace,
 Et les nazeaux ce hasme souhaitoient,
 Bouches & braz l'un l'autre regrettoient
 {G5v}La couleur blanche estoit noyè a mes yeux,
 Tout plaisant son me sembloit ennuyeux,
 Toutes odeurs me sentoient toutè ordure,
 Tout doux, amer : la chose molle, dure.
 Finablement ce que mon corps aymoît
 Aparavant, & mon cueur estimoit
 Fut tout autant haï & desprisé,
 Commè il estoit désiré & prisé.□
 Qui n'eust alors enduré grand tourment
 De voir perir le fruyt en un moment

De ses labeurs ? Mais qu'est ce qui pourroit
Plaire à un cœur, qui si fâché seroit
Soucy, travail, pleur & deuil infiny.
Vous avez tout commencé & finy.
Que, par malheur, ne soit un jour deffait,
Ainsi void on qu'il n'est heur si parfait,
Voilà la joye & le plaisir humain :
C'est le lien, que la mortelle main :
Traine tousjours le long de ceste vie
A tristes maux & douleurs asservie.
Forme poétique Distiques

Emplacement du poème

Rang dans le recueil n° 127

Foliotation F8v, G1r, G1v, G2r, G2v, G3r, G3v, G4r, G4v, G5r, G5v

Présentation typo-iconographique Illustration entre le titre et la pièce sur le folio G1r.

Informations sur la notice

Contributeur(s) Réach-Ngô, Anne

Éditeur Équipe Joyeuses inventions ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Équipe Joyeuses inventions ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Image(s) : Copy digitized: Houghton Library

Notice créée par [Équipe Joyeuses Inventions](#) Notice créée le 22/06/2017 Dernière modification le 04/11/2021

Le Thefor

Estoit caufé & tout incontinent
Vn chacun d'eux á grand haste conſeille
De deſcharger ſes vices en l'oreille
D'vn certain Moyne eſtant en la preſence:
Mais pour cela la grande violence
De la tempeſt & horribl & perilleuſe
N'en deuint oncq' de riens moins furieuſe,
Lors vn d'entr'eux s'eſcria hautement
Il ne ſe faut eſtonner grandement,
Si noſtre nef en ce point eſt detenuë
Eſt deſſus l'eau á peine ſouſtenuë:
Car elle ſent encores tout le faix
Des grans pechez, dont nous ſommes conſes.
Que, ſi voulons dure mort euitter,
Il nous conuient ſoudain precipiter
Dedans la mer ce Moyne venerable,
Qui en a pris la charge inſupportable.
Son dire fut des autres approuuë,
Et eſtant mis en eſſait, fut trouuë
Que le nauire, en ce point allegé,
Hors de danger ſe trouua ſoulagé,
Or penſe vn peu, amy tresgracieux
Combien nous eſt peché pernicioeux,
Quand le fardeau lourd & deſmeſuré
Eſtre ne peult ſur la mer enduré,

*Rencontre de deux amants par S. R.
Or ſuis*

Des ioyeuses inuentions.



OR suis-ie doncq' demeuré le vainqueur
Après auoir contre le chaste cueur
De ma déess^e essayé maints alarmes
Douteusement, mes souciz, pleurs & larmes,
Que contre moy Venus trop courroucée
(Pour mon amour aux Muses adressée)
Auoit brassé, y ont fait tel effort,
Que i'ay vaincu mon auantureux sort:
Car tout ainsi que l'eau. peu vertueuse,
Par trait de temps, la roche dure, creuse,
I'ay par mes pleurs amolly la durté
Du ieune cueur ayment virginité.
Et toutesfois ne vous estonnez pas
S'en me voyant si pres de mon trespas
Pour me sauuer en fin ell^e a soufferte
D'vn peu d'honneur ie ne sçay quelle perte

G

Sans

Le Thefor

Sans point de doutz on n'auoit esperance
Que de ma mort n'eut esté l'assurance
De trouuer fin à mon mal miserable:
Mais quelle fin? sa grace pitoyable,
Lors me faisoient les maux que i'endurois
Trouuer meilleur le bien que i'esperois,
Comme la faim creuë par la demeure,
Fait ressembler la viande meilleure:
I'ay cependant vn enfant qui m'apelle,
Ie dy l'enfant c'est Mercure fidelle,
Lequel me dit : Amy trop langoureux
Vien acomplir ton desir amoureux,
Mamyz estoit au secret cabinet
D'vn tresplaisant & riche iardinet,
Trop mieux remply de graces & douceurs
Que le verger des Hesperides sœurs:
Là leurs chefz vers courboiët de tous costez
Les Saux branchuz par bon ordre plantez,
Qui estendoient leurs vmbres verdoyantes
Commz en vn camp les paüillons & tentes,
Le yifruisseau d'vne fontaine claire,
Et le long fil d'vne grosse riuere,
Qui plus qu'argent en coulant reluisoient,
Des deux costez la closturz en faisoient
Non loing de là au ioly verd bocage
Dix mil oyseaux de chanter faisoient rage,
Si qu'ilz sembloient acorder leurs chansons.

Aux

Des ioyeuses inuentions.

Aux cleres eaux & leurs argentins sons.
Le ioyeux chant des accordans oyseaux,
Et le doux bruit des murmurans ruyssaux
M'amy & auoient de se coucher contrainte
Sur l'herbe fraisch & diuersement painte:
Quand ie l'a vy en ce point estendue
Et a sommeil par sa douceur rendue
Contenté fu (car ie ne pouois mieux)
Tant seulement de repaistre mes yeux.
Or pris (ie doncq' en sa beauté pasture,
Et au plaisant ouurage de Nature,
Qui la dedans produisoit tant de fleurs
Paissant mes yeux d'infinies couleurs,
Puis tant d'oyseaux de chanter s'efforçoient,
Que de leurs sons les champs remplissoient,
Car il sembloit que chacun voulust faire
Chose qui peust au nouveau iuge plaire,
Brief, tout ainsi qu'en l'Arabiç heureuse,
Tout estoit plein d'odeur delicieuse,
Tant y auoit de belles violettes
En tous endroitz, & de choses doucettes.
En tout celà grand plaisir y auoit,
Mais vn plaisir, qui chacun iour se void.

O combien plus de ioye me donna
Quand le sommeil m'amy & habandonna:
Ie voudrois bien à chacun departir
La volupté que i'y ay peu sentir:

Le Thefor

Mais mon esprit rauy lors de plaifance,
A peinz en peult auoir la souuenance,
Et ce recit à ma languz est à faire,
Laquellz encor' ne ſçauroit ſatisfaire
A exprimer l'heur qu'elle ſauoura,
Et comment doncq' le bien d'eutruy dira
Nymphes icy vueillez doncq' acourir,
Pour ma memoirz au beſoin ſecourir:
Car quand ce bien ainſi ſe departoit
Parmy les eaux maintz herbe vous portoit.
Ce qui aint, certes (Dames) vous viſtes,
Peult eſtrz auſſi que non tout: mais ſi fiſtes.
Vous viſtes tout, aumoins tout ce que honte
Nous a permis & en ſçauiez le conte.
Quand le ſommeil eut delaiffé m'amy,
D'une voix foyble & quaſi endormie,
Incontinent elle s'eſcriz ainſi:
Helas amy, que n'eſtes vous icy?
Car pres de ſoy alors ne me cuydoit,
Et ſe plaignant ſes deux braz eſtendoit,
Que ie receu, & ſa forcz eſgarée
Luy fut par moy rendu & reſtaurée:
Adoncq' ſes yeux qu'à ouurir commença
Si viuement vers moy ellz adreſſa,
Que la vigueur & conſtance des miens
Ne peult ſouffrir la grand' lueur des ſiens
Si que mes yeux de ſa veuë empeschez

Dedans

Des ioyeuses inuentions.

Dedans les siens demeurerent fichez
Ou sont ceux là, qui estonnez ne fussent
De tant de bien, si veu comme moy l'eussét?
Ourant adoncq' sa tant aymée bouche:
Est ce bien vous, dist elle, que ie touche?
Est ce bien vous, mon seul bien & desir
Qu'en ce doux iour i'embracé à mon plaisir?
Et de ce pas chanta de sa façon
Vn^e elegante & bien belle chanson,
Qu'aucunesfois à part elle chantoit,
Quand par amours tristement lamentoit.
Cruelle peur de faux bruits mal semez
Pourquoy noz biens, en plaisir consommez,
Empeschés-tu? Amour de tout vainqueur
Vaincra il point ta mortelle rigueur?
Si fera si: c'est vn trop puissant Dieu.
Or donne doncq' à sa puissance lieu
Craint^e abusant du fol peuple les yeux:
Car il ne fault mener la guerr^e aux dieux.
Voilà le sens que sa chanson portoit,
Que de tel son & grac^e elle chantoit
Que fait au bord de sa riuier^e vn Cigne,
Lequel sa mort, en chantant, predestine,
Au plaisant son de l'angelique voix
Firent silenc^e & fontaines & boys
De là autour, & le semblable firent
Incontinent les Nymphes qui l'ouyrent.

L'oyant

Le Thefor

L'oyant chanter, mes oreilles leuay,
Mais aussi tost estonné me trouuay.
Qui tournera toutesfois à merueilles,
Que tant de biens estonnoient mes oreilles.
Ce temps pendant que la bellꝝ attendois,
Et de sa bouche à peu pres dependois,
De descouuir son blanc sein fut contrainte
Par la chaleur dont elle fut atainte
Pas n'eut si tost descouuert sa poitrine
Que lon eust dit vn odeur tresdiuine
D'encens, de myrrhꝝ & de celeste bafme
Yssu du sein que desnua ma Dame.
S'en moy y eut lors de sens quelque reste
Il fut perdu par cest odeur celeste.
Et en est il encor' vn qui s'estonne
Qu'vn si grand heur ayt rauy ma personne
Lors ie la prens & l'embracꝝ à mon ayse
Et de son gré doucement ie la baise.
Mais noz baisers receuz & presentez
Estoient confitz en mille voluptez.
O quel plaisir de recueillir & prendre
L'heureuse fleur de cestꝝ aleine tendre.
Qu'en respirant la bouche gracieuse
Fait de partir d'vne damꝝ amoureuse:
Tout aussi tost de moy furent absens,
Par ce plaisir le surplus de mes sens:
Et ne doit-on en rien trouuer estrange,

Que

Des ioyeuses inuentions.

Que tant de biens ayent de moy fait change.
Or cependant que noz bouches vermeilles
Coniointes sont de voluptez pareilles
S'entrebaissans & confondans ensemble
Les deux espritz que le corps desassemble
Te sens, hélas, hélas soudainement
Mes membres pris ie ne sçay quellemens
D'une fureur secrette & incogneüe,
Et qui iamais ne m'estoit auenüe.
Telle fureur, ainsi comme ie croy
Sentoit aussi m'amy comme moy
Laquellz enfoy tant de douce forcz eut
Que doucement la surprit & deceut.
Mais quellz embuchz & secrette surprise
Vous dressa lon? pourquoy fustes vous prise
Pensez vous bien, que i'eusse peu auoir
Assez d'esprit lors pour vous deceuoir?
Si par dessus les baisers non contez
I'ay pris de vous le point dont vous doutez.
Ce n'est pas moy: car trop estois surpris,
Ce n'est pas moy, c'est amour qui l'a pris.
Pardonnez doncq' au Dieu qui les rauit
Ou à celuy que sa fureur suyuit.
Car vo^s sçauetz que vous plus qu'autre chose
De ma fureur alors fustes la cause.
Ie baisois doncq' m'amy doucement,
Et el le moy, auant finalement,

G iiii

Que

Le Tresor

Que noz deux corps alliez de tous poinctz
Furent ensemblz, à leur grand plaisir ioinctz
Si qu'en estans mes membres desireux
Vniz aux siens, se sentoient bien heureux
Les siens aussi de rencontres pareilles
S'estouissoient & plaisoient à merueilles
Que pensez vous que deuint lors mon ame?
Elle cerchoit, pour entrer en ma dame,
Quelque sentier, & tant estoit surprise,
Que long temps fut sus mes leüres assise.
De sens aucun retenuë n'estoit
Et sa prison liberté luy prestoit:
Parquoy soudain à son plaisir alla,
Et vers ma damz & son ame vollà.

Vrays amoureux, ie dy vous, en effait,
Qui sauourez de l'amour l'heur parfait,
Vous sçauiez bien, & seulz pouez sçauoir
Combien de ioyz elles peuuent auoir
Car s'ainfi est que deux corps assemblez
Reçoüent tant de plaisirs redoublez,
Combien prendront de ioyz & volupté
Les deux espritz coniointz en liberté?
Ie croy pour vray que les dieux & déesses
Sentent au Ciel de pareilles lieses,
Et leur Nectar & Ambrosiæ aussi
N'est autre cas que ce plaisir icy:
D'aucun soucy iamais ne se trister,

Mais

Des ioyeuses inuentions.

Mais toute ioyz en soy mesme porter
Tout ce qui est estimer ce seul bien
Et le surplus sans celà n'estre rien:
S'esbahit on si par mortelle guerre
A feu & sang, on void parmy la terre
Se traouiller maints corps & bons espritz
Pour paruenit à si grand & hault pris
Amour adoncq', veu ce rauissement
Vsa de gracç en nous egaleme[n]t,
Et ne voulut que nostre grand' plaisance
Finist au iour propre de sa naissance:
Car, par amour, mon ame de la sienne
Estoit raiuz, & elle de la mienne,
Sans point douter d'elles chacunç alors
Eust delaiissé son inutile corps
Tost eut Amour esueillez & remis
Noz sens quasi yures & endormiz:
Car chacune amç en ce poinct rencontrée,
Il commanda en son corps faire entrée.
En son corps doncq' alors entra chacune
Qui luy sembla prison fort importune
Tant luy estoit plaisante la maniere
De l'assemblée en la fureur premiere
L'œil desiroit cestç amyable face,
L'oreillç aussi ce chant de bonne grace,
Et les nazeaux ce basme souhaitoient,
Bouches & braz l'vn l'autre regrettoient

Le Theſor

La couleur blanche eſtoit noyre a mes yeux,
Tout plaiſant ſon me ſembloit ennuyeux,
Toutes odeurs me ſentoient toutz ordure,
Tout doux, amer: la choſe molle, dure.
Finablement ce que mon corps ay moit
Au parauant, & mon cueur eſtimoit
Fut tout autant hai & deſpriſé,
Comme il eſtoit deſiré & priſé.

Qui n'eut alors endure grand tourment
De voir perir le fruyt en vn moment
De ſes labeurs? Mais qu'eſt ce qui pourroit
Plaire a vn cueur, qui ſi faché ſeroit
Soucy, trauail, pleur, & deuil infiny.

Vous auez tout commence & finy.
Que, par malheur, ne ſoit vn iour deſfait,
Ainſi void on qu'il n'eſt heur ſi parfait,
Voilà la ioyz & le plaiſir humain:
C'eſt le lien, que la mortelle main:
Traine touſiours le long de ceſte vie
A triſtes maux & douleurs aſſeruié.

*Quelque amy ſe reſiouit, ayant iouy de
ſa dame, à l'imitation de Proper.*

par L. H. S.

Menelaüs